

## QUI DE NOUS EST LA BELLE, O LUNE ?

Que mon conte soit beau et se déroule comme un long fil !

L'on raconte qu'aux temps anciens, il était une jeune femme belle, aussi belle que la lune. Et cette femme, les nuits de pleine lune, se fardait, peignait et parfumait ses longs cheveux, revêtait ses habits les plus riches, se parait de tous ses bijoux et sortait.

Pour mieux découvrir le ciel, elle gagnait une hauteur. Et là, elle levait son visage resplendissant vers la lune et lui demandait :

— Qui de nous est la belle, ô lune, qui de nous est la belle ?

Et la lune lui répondait :

— Toi et moi sommes également belles, mais la fille que tu portes en toi nous passera en beauté.

Et la jeune femme se lamentait et maudissait l'enfant qui était dans son sein.

Pendant des mois, elle se tourna ainsi vers la lune pour lui demander :

— Qui de nous est la belle, ô lune, qui de nous est la belle ?

Et chaque fois la lune répondait :

— Toi et moi sommes également belles, mais la fille que tu portes en toi nous passera en beauté.

Elle mit au monde une fille à la chevelure d'or, une fille plus belle que lune en plein ciel. On l'appela Jadjigha : Fleur. Chaque jour augmentait sa beauté. Les voisines disaient à sa mère :

— Certes, belle tu l'es. Mais la beauté de ta fille éclipsera la tienne.

Et la jeune femme, en entendant ces mots, sentait le poignard de la jalousie la transpercer. Elle se dit dans son cœur :

— Lorsque cette enfant sera devenue adolescente, nul ne me regardera plus.

L'enfant avait huit ans. Elle était pleine de vie et de grâce. Sa mère lui dit un soir :

— Demain, nous mettrons sur le métier une grande couverture. Nous irons planter les montants dans la campagne. La voisine nous accompagnera.

Au matin, elle prit deux montants bien solides et une grosse pelote de laine. Elle appela sa voisine et toutes deux partirent, emmenant la fillette.

Elles laissèrent le village loin derrière elles et atteignirent une colline. Elles s'arrêtèrent. La mère dit alors à l'enfant :

— Nous allons enfoncer les montants dans la terre. Toi, tu feras courir la laine entre nous. Te voici grande, tu pourras bien tenir la pelote ?

La mère savait bien ce qu'elle faisait. La fillette se mit à faire courir la laine :

— Plus vite ! plus vite ! lui dit sa mère.

La pelote était lourde. Elle s'échappa des mains de l'enfant et se mit à rouler.

— Cours et rattrape-la ! cria la mère.

L'enfant s'élança. La mère coupa le fil et la pelote roula plus vite, encore plus vite, entraînant Jedjigha vers le ravin. Puis, brusquement, la pelote disparut.

La fillette la chercha vainement dans les ronces et les buissons. Revenir en arrière?... Elle avait perdu son chemin. Alors elle marcha au hasard sur ses petites jambes. Elle marcha longtemps, elle marcha jusqu'à l'orée de la forêt. C'est alors qu'elle découvrit, à demi-masquée par une épaisse végétation, l'entrée d'une caverne. Elle se fraya un passage et entra. La caverne était profonde. Lorsqu'elle eut fait quelques pas et qu'elle se fut habituée à la pénombre, l'enfant vit, enroulé sur lui-même comme un énorme bracelet, un serpent. Elle poussa un cri. Il dressa la tête, ouvrit des yeux comme des étoiles et la regarda. Il regarda la petite fille que Dieu seul avait pu créer. La course avait rendu son visage semblable à une rose ; les épines avaient égratigné ses pieds et ses mains. Ses vêtements étaient déchirés. Tant de beauté éblouit le serpent ; tant de grâce et de faiblesse l'émut. Il remercia Dieu dans son cœur.

L'enfant tremblait. Il lui dit :

— Ne crains rien, je ne te ferai aucun mal. Mais dis-moi, petite fille, ce qui t'a conduite jusqu'à moi.

Elle était sur le point de pleurer. Entendant le serpent lui parler un langage humain, elle se sentit rassurée. Elle lui dit :

— Je tenais une pelote de laine : elle était lourde. Elle est tombée de mes mains et elle a roulé, roulé. Je l'ai suivie... Je l'ai perdue de vue et j'ai continué à marcher jusqu'ici.

Il prit de l'eau pour lui laver le visage, les mains et les pieds. Il la fit asseoir et lui servit à manger. Elle mangea de la galette de blé et but du lait. Dans un endroit bien abrité, il lui étendit une couche et l'y conduisit pour qu'elle s'y reposât.

Il faut dire que ce serpent n'était pas un véritable serpent. D'abord, il avait commencé par être un homme heureux : il possédait une maison, une femme, de nombreux champs et toutes sortes de biens et de richesses. Mais une nuit, par mégarde, il marcha sur un serpent. Ce serpent le regarda, se dressa et lui soufflant son haleine au visage, lui dit :

— Tu m'as écrasé. Tu deviendras serpent comme moi et tu le resteras tant que je vivrai, afin que les hommes te foulent aux pieds !

C'est ainsi qu'il fut changé en serpent. Il abandonna sa famille, sa maison et tous ses biens. Il déserta le monde et se réfugia dans la forêt. Il se rapprocha des bêtes, se mit à vivre à leur façon, à se nourrir de chair et de sang. Mais si son corps était celui d'un serpent, son cœur et son esprit étaient restés ceux d'un homme. Il n'avait fui ses semblables que dans la crainte d'être écrasé par eux. Mais la solitude lui était amère. Elle le minait. Depuis longtemps il n'avait vu l'ombre d'un être humain lorsque lui apparut la fillette. C'est pourquoi, à la vue de son visage de rose et de ses petits membres fatigués, le cœur du serpent se fonda de tendresse.

L'enfant s'était endormie. Il sortit, tua deux perdrix, cueillit des légumes et des fruits, et rentra. Il alluma le feu, mit en train le repas et alla réveiller la fillette. Il lui demanda avec douceur :

— Quel est ton nom ? Quel est le nom de ton village et celui de tes parents pour que je te reconduise vers eux ?

Elle répondit :

— Je m'appelle Jedjigha, mais je ne sais ni le nom de mes parents ni celui de mon village.

Le serpent qui ne pouvait reparaitre aux yeux des humains

se tut. Il réfléchit longuement, promena ses regards autour de lui et finit par dire :

— Tu resteras ici jusqu'à ce que Dieu t'ouvre un chemin. J'épouse ta faim et ta soif : tu seras mon enfant. Mais tu devras m'obéir et ne jamais dépasser le seuil de la caverne. Nous sommes ici dans le royaume des bêtes ; il pourrait t'arriver malheur si tu t'aventurais.

Le serpent l'éleva. Il fut pour elle à la fois un père et une mère. Il lui apprit à préparer les repas et à aimer l'ordre. Il la combla, l'entoura de tendresse. Elle lui obéit tant qu'elle était petite ; devenue adolescente, elle connut l'ennui. Elle eut la nostalgie du ciel, du soleil. Elle voulut découvrir le monde.

Le serpent la laissait souvent seule pour aller chasser et couper du bois : elle mit à profit ces absences. Tout d'abord, elle se contenta de regarder timidement au travers des hautes herbes et des branches qui cachaient l'entrée de la caverne. Et puis elle s'aventura au dehors. Mais elle rentrait toujours avant que le serpent ne revînt.

Un jour, un bûcheron l'aperçut et fut émerveillé. Comme il approchait pour la mieux considérer, elle disparut. De retour au village, il raconta son aventure à qui voulait l'entendre :

— J'allais couper du bois dans la forêt lorsque je vis sortir de terre une créature, une créature... une nappe d'or la couvrait jusqu'aux pieds. La lumière qui en émanait m'éblouit. Sans doute était-ce la fée gardienne de la forêt ? Je voulus m'approcher pour voir son visage, mais elle avait déjà disparu !

Cette histoire, de l'un à l'autre colportée, arriva aux oreilles du prince qui n'hésita pas à interroger le bûcheron.

— Prince, répondit le bûcheron, une créature m'est bien apparue à l'orée de la forêt. Elle était debout, contre un arbre. Était-ce un ange, une fée ?... Son visage défiait la lumière. Une nappe d'or l'habillait. Quand je voulus la regarder de plus près, je m'aperçus qu'elle n'était plus là !

— Demain, au point du jour, tu me conduiras où elle t'est apparue, dit le prince.

Le lendemain, la jeune fille finit par se montrer à l'entrée de la caverne. La nappe d'or qui l'habillait, c'étaient ses cheveux. Et c'est tout ce que virent d'elle le prince et le bûcheron qui

la guettaient à travers le feuillage. Le prince décida de rester seul pour savoir si l'étrange créature était mortelle ou fée.

La jeune fille demeura longtemps sur le seuil et puis elle rentra. Peu après, le prince vit cette chose qui le stupéfia : le serpent qui avançait debout, portant des légumes, des fruits et du gibier car, lorsqu'il était chargé, il ne rampait pas ! Le serpent déjeuna, fit la sieste (c'était l'été) et sortit à la fraîcheur pour faire sa promenade. Alors, le prince put approcher de la caverne et contempler la jeune fille. Elle se tenait appuyée à un arbre, et elle portait à sa bouche des grains de raisin. Il pensa : « Puisqu'elle mange, je puis l'aborder ! » Il écarta les branches et lui dit en s'avançant :

— Au nom de Dieu, je t'en prie, dis-moi qui tu es, créature !  
Elle répondit :

— Je suis un être comme toi. Je suis la fille du serpent.

Il la regarda tandis qu'elle parlait, s'émerveillant de son visage épanoui comme une rose. Il l'interrogea sur son village, sur ses parents. Elle répondit :

— C'est ici, dans cette caverne, que j'ai vécu et grandi. Le serpent m'a élevée : je suis sa fille. Mais c'est à son insu que je sors. Ne va pas le lui dire, ni lui raconter que tu m'as vue surtout !

Et elle rentra.

Le prince s'en alla trouver son père ; il lui déclara :

— Je veux épouser la fille du serpent.

Le roi s'indigna. Le prince tomba malade d'un grand mal. La fièvre ne le quitta ni jour ni nuit. Le roi finit par demander :

— Mon fils, qu'est-ce qui te guérirait ?

— Laisse-moi épouser la fille du serpent, dit le prince, et tu verras que je guérirai.

Comme le prince dépérissait de jour en jour, le roi céda. Il se rendit chez le serpent et lui dit :

— Donne-moi ta fille pour mon fils.

Le serpent répondit :

— Roi, il y a sept ans qu'elle est venue à moi. Je l'ai élevée comme ma fille. Elle m'est plus chère que le haut-ciel. Mais puisque, ô roi, tu la veux, la voici : je te la confie. Comble-la de présents et veille sur elle comme je l'ai fait moi-même jusqu'ici.

Quant à moi, je ne te demanderai qu'une chose : une outre de sang.

Le jour où elle devait se séparer de lui pour suivre le roi à la cour, le serpent dit à la jeune fille :

— Va, ma fille, sois vaillante, va et ne regarde surtout pas en arrière mais toujours en avant !

Elle monta une jument toute caparaçonnée de soie et le roi l'escorta. Mais au bout d'un moment elle s'écria :

— J'ai oublié mon peigne !

Elle descendit de sa monture et courut vers la caverne où elle surprit le serpent en train de se repaître de sang. Elle le vit changer d'expression. Il lui dit, tout honteux :

— Ne t'avais-je pas recommandé de ne pas revenir en arrière?... Tu t'en repentiras.

Elle s'en retourna tout effrayée vers le roi.

Elle vécut heureuse à la cour durant quelques mois. Le prince, son mari l'aimait. A la grande joie de toute la famille royale, elle mit au monde un enfant aux cheveux d'or, un enfant à sa ressemblance. Elle garda le lit quarante jours et puis, un matin, elle se leva pour se mêler à la vie de la cour. Lorsqu'elle revint vers l'enfant, il avait disparu. On le chercha, on le chercha en vain.

L'année suivante, elle eut un nouvel enfant, un enfant comme le premier, à la belle chevelure d'or. Au bout de quarante jours, il disparut aussi. Le roi et la reine dirent alors à leur fils :

— Remarie-toi ! Quel bien peut-il nous venir de la fille du serpent ?

Mais le prince qui mettait son espoir en Dieu répondit à la reine et au roi :

— J'ai choisi Jedjigha pour elle-même et non pour les enfants qu'elle me donnerait.

La jeune princesse eut successivement sept garçons, sept garçons à la chevelure d'or qui, tous, lui furent ravis quarante jours après leur naissance. Elle fut surnommée : « celle qui croque ses enfants ». Mais le prince l'aimait toujours.

Huit ans s'étaient écoulés depuis que Jedjigha avait quitté la caverne du serpent pour la cour du roi quand un soir elle dit au prince :

— Demain, conduis-moi vers mon père, afin qu'il me pardonne...

Il fit selon son désir.

Comme ils arrivaient près de la caverne, le prince et la princesse virent six petits garçons aux cheveux d'or qui jouaient et se poursuivaient de façon charmante. Un vieillard élevait dans ses bras le septième enfant aux cheveux d'or.

La princesse cherchait des yeux le serpent. Alors le vieillard s'avança et lui dit :

— Ne le cherche pas, c'est moi. Il y a longtemps, une nuit, j'ai marché sur un serpent par mégarde. Il s'est vengé car il m'a rendu serpent comme lui. Mais il est mort et son pouvoir sur moi est mort.

Il dit encore :

— Le jour où tu m'as quitté pour aller vers ton époux, je t'avais recommandé de ne pas revenir en arrière. Tu es revenue et tu m'as surpris en train de boire du sang. Tu m'as humilié et je t'ai dit : « Tu t'en repentiras ».

Il tendit à la princesse le bébé qu'il avait dans les bras et se tourna vers le prince :

— C'est moi, prince, qui suis venu chercher tes enfants les uns après les autres pour punir ma fille. Je les ai élevés avec tendresse, comme j'ai élevé leur mère. Sept fois, prince, tu t'es trouvé devant un berceau vide et tu n'as pas désespéré et tu n'as pas humilié ma fille. Tu l'as aimée au contraire et tu l'as protégée. Voici tes enfants... Je te les rends.

Et il poussa vers lui les six enfants aux cheveux d'or.

Mon conte est comme un ruisseau, je l'ai conté à des Seigneurs.

#### CHANT DE DANSE

*Veux-tu que nous partions  
Jeune fille, ô perdrix,  
Veux-tu que nous allions  
Changer de pays ?*

*O Mali, Mali, ô Mali  
Mon bien s'en est allé,  
Il m'a laissée.*

*Veux-tu que nous quittions  
La ville des mensonges ?  
Veux-tu que nous allions  
Nous éveiller aux sources ?*

*O Mali, Mali, ô Mali  
Mon bien s'en est allé  
Il m'a laissée.*

*Veux-tu que nous partions ?  
Embarquons-nous sur l'heure.  
Dans la ville des treilles,  
Nous nous éveillerons.*

*O Mali, Mali, ô Mali,  
Mon bien s'en est allé  
Il m'a laissée.*

#### PROVERBES

**Tu as beau m'être cher, œil,  
Le sourcil est au-dessus de toi.**

**Vois une femme accomplie et épouse sa fille.**

## CHANT DES OLIVES

*Tombe la pluie  
Dans la brume et le vent  
O maître du champ,  
Œil de tourterelle !*

## PROVERBES

**Le travail à trois ne réussit pas.**

**Le plat dans lequel je ne puis manger  
Je souhaite qu'il se brise.**

**La pierre a dit : « La tête me fait mal ».  
La motte de terre a répondu : « Il ne me reste plus rien à dire. »**

**C'est la jarre vide qui résonne.**

## CHANT D'AMOUR

*Je l'ai trouvée debout, près de la fontaine  
Attendant son tour, à l'ombre d'un chêne.*

*Son teint est comme le lait.  
N'est à sa ressemblance  
Que l'aurore à sa montée.*

*A mon appel, elle s'est retournée.  
Et j'ai senti qu'elle me reconnaissait.  
Elle a souri,  
Comme un roseau sa taille a ployé.*

## PROVERBE

**Le juif peut-il être brave ?  
Son père, un rat l'a tué.**

CHANT SATIRIQUE

*Il en est de moi, ma mère,  
Comme d'Ali aux multiples peines.*

*Passe une peine, au monde je dis :  
« Celle-là est la dernière. »*

*Il en survient toujours une autre  
Avant que j'aie repris haleine.*